

DINANT

LÉGENDE CARLOVINGIENNE

LES QUATRE FILS AYMON

A mes amis le B^{is} H. de Willemon
et Ch. de Pétaucanda.

LA GROTTÉ DE MONTFAT.

I

Aymon, prince des Ardennes et duc de Dordogne, eut pour fils les quatre preux Renaud, Allard, Guichard et Richard qu'on appelait Richardet parce qu'il était le plus jeune. Tous les quatre, ils étaient beaux, forts, de grand courage et de mine altière. Pour briser une lance, pour mettre en pièces un écu, pour rompre et

démailler un haubert, nulle part et en aucun temps il n'y eut meilleurs chevaliers.

Renaud cependant surpassait encore ses trois frères. Il était de si grande taille que quand, au soleil couchant, il s'attardait à courir le loup ou le sanglier, son ombre immense couvrait la plaine tout entière. Lorsqu'il mettait l'olifant à sa bouche, l'écho s'en entendait à plus de trente lieues. Sans être las, sans même prendre le temps d'essuyer son front, il pouvait frapper plus de mille et sept cents bons coups, tranchant les écus bouclés, faisant sauter des morceaux de heaume et de haubert, abattant des pieds, des bras, des épaules, des têtes, démembrant mille ennemis avec autant d'aisance et aussi peu de fatigue qu'un moissonneur fauchant des épis dans un champ.

Devant ses barons rassemblés, un jour de Pentecôte après la grand'messe, Charlemagne les avait lui-même armés cheva-

liers tous les quatre; et Ogier le Danois, qui était de leur parenté, leur avait, pour l'honneur, chaussé de sa propre main les grands éperons d'or fin. Avant de se relever, Renaud avait, en son nom et au nom de ses frères, juré à l'empereur de suivre sa bannière aux deux bouts du monde et de le servir en toute occasion fidèlement et courageusement. Le roi lui avait alors offert en présent les armes de l'horrible roi de Chypre tué à la bataille de Pampelune; et à ses frères il avait donné d'autres armes qui, pour être moins illustres, n'en étaient pas moins faites d'un acier à toute épreuve, ciselées artistement et d'un travail admirable.

II

Un an plus tard, le duc Beuves d'Aigremont fut tué dans un guet-apens sur

l'ordre de l'empereur. Le duc Beuves était l'oncle des quatre fils Aymon, et ceux-ci jurèrent de tirer vengeance du meurtre de leur parent, en massacrant à leur tour quelqu'un des nombreux neveux de Charlemagne, — car le vieux roi était plus fier de ses neveux que de ses fils.

A quelque temps de là, Renaud tua Berthelot d'une façon discourtoise et peu digne d'un preux, — en lui jetant à la tête un échiquier d'or massif sur lequel ils venaient de jouer en bons amis qu'ils étaient. Mais Renaud n'avait qu'une parole. Ce qu'il avait dit, il le faisait. Il avait juré de tuer un neveu de Charlemagne, et Berthelot, pour son malheur, fut le premier qui lui tomba sous la main. C'est pourquoi, s'étant au milieu de la partie brusquement souvenu de son serment, Renaud tua Berthelot, son ami.

Charlemagne mit les quatre frères au ban de l'empire. Alors commença, à travers la grande France carlovingienne, la

magnifique épopée de ces quatre guerriers dont les premiers faits d'armes eurent pour théâtre le pays de Dinant.

III

Après avoir fait leurs adieux à leur mère, qui leur donna tout l'or qu'elle avait dans ses coffres, ils s'enfoncèrent dans l'épaisse forêt des Ardennes où ils pensaient se dérober plus sûrement à l'impitoyable colère de leur ennemi. Un jour, vers le soir, Dieu sait après combien de rudes chevauchées à travers bois, ils arrivèrent sur les bords de la Meuse à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la ville de Dinant. Il y avait bien longtemps qu'ils n'avaient mangé à leur faim et bu à leur soif, bien longtemps qu'ils n'avaient plus osé délayer leur casque et leur cuirasse, tant la forêt était épouvantable et sombre,

tant elle était remplie de bêtes affamées, tant elle cachait d'embûches derrière chaque touffe d'arbres.

Sur la rive droite, à mi-côte de la colline verdoyante, un mince filet de fumée s'échappait d'une anfractuosité du rocher. Les quatre comtes marchèrent vers la fumée, et bientôt ils se trouvèrent devant l'entrée d'une caverne qui était la grotte de Montfat. Ils s'aventurèrent, sans hésiter, dans ses ténébreuses profondeurs; une torche fumeuse  claira leur marche. Au bout d'un couloir s'ouvrait, béante, une vaste salle  nigmatiquement meublée d'une sorte d'autel et d'un banc taillés dans le roc; de cette salle, par un passage étroit et tortueux, on avait accès dans une nouvelle chambre, à l'humide voûte de laquelle, accrochées par leurs pieds de derrière et la tête en bas, des centaines de chauves-souris pendaient, pareilles à de noires et hideuses stalactites...

Les barons avaient successivement par-

couru les couloirs et les salles, sans rencontrer  me vivante; mais dans la première chambre, sur l'autel, un feu achevait de s'éteindre, et dans l'arrière-grotte étaient amonc l s des vivres, des provisions de toutes sortes, mille objets disparates, tous plus beaux et plus précieux les uns que les autres.

IV

Les fugitifs avaient grand faim. Ils se mirent tranquillement à boire et à manger, en attendant le retour des maîtres de la caverne. Ils mangèrent et burent toute la nuit sans que personne les vint déranger. Mais, vers le matin, étant allés respirer l'air frais à l'entrée de la caverne, ils virent une quarantaine de brigands qui venaient de passer la Meuse et qui se dirigeaient vers la grotte.

Les barons se blottirent derrière des

arbres, et les bandits étaient à peine rentrés dans leur repaire que Renaud parut à la porte et les somma de se rendre à merci. Effrayés de sa haute taille et de son air décidé, ils se soumirent sans résistance, lui abandonnèrent tous leurs trésors et lui jurèrent obéissance.

LE CHATEAU DE MONTFORT.

V

Un peu plus haut que la grotte, se voit un gros et morose rocher placé dans une position presque imprenable. Fatigués d'errer misérables et affamés à travers l'inextricable forêt, Renaud et ses frères résolurent d'y construire un château du haut duquel ils pourraient se rire de la vaine colère de l'empereur. Les quarante voleurs en furent les maçons, et ils tra-

vaillèrent avec tant d'ardeur qu'en moins d'un mois la citadelle dressa sur le bord de l'abîme ses murailles épaisses et ses hautes tours. Elle était si forte que la trahison seule pouvait la faire tomber ; c'est pourquoi ses bâtisseurs lui donnèrent le nom de Montfort.

Comme les abeilles à la ruche, tous les brigands du pays à vingt lieues à la ronde, tous les chevaliers chercheurs d'aventures, tous les malcontents, tous les proscrits accoururent en foule à Montfort et se placèrent sous le commandement des quatre frères, qui se trouvèrent bientôt à la tête d'une petite armée de quatre à cinq cents hommes. On dut augmenter l'enceinte, et dans les cavernes qui s'étendaient sous le château on amassa des armes, des munitions et des vivres en si grande quantité que la garnison pouvait tenir plus de dix ans sans se ravitailler.

VI

Charlemagne, cependant, avait été instruit de la retraite des fils Aymon. Il se mit à la tête de ses comtes et de ses ducs, et marcha sur Montfort.

Son avant-garde, à elle seule, était aussi nombreuse qu'une armée. Elle était conduite par le comte Régnier de Montpellier, qui était un des plus farouches et des plus sanguinaires parmi les hauts barons. Quand Charlemagne lui parlait, il lui disait : « Mon vieil oiseau de proie, » et Régnier, très fier, baissait la tête et rougissait comme une jeune fille à qui l'on dirait qu'elle est belle.

Du haut de leurs tours, les quatre preux ont vu reluire dans la plaine et les écus, et les hauberts, et les casques gemmés d'or qu'ombragent deux grandes

ailes, et les épieux, et les gonfanons attachés au fer des lances.

La garnison s'apprête. Les écuyers mettent aux chevaux leurs selles des bonnes fêtes. Les preux s'habillent; ils vêtent leurs costumes de fer.

Renaud le Paladin, pendant qu'on attache à son côté Flamberge, la grande épée que lui donna son père, parle ainsi à cette fidèle compagne : « Tu pends le long de ma cuisse et tu me caresses quand je chevauche; tu me caresses comme une tendre amie couchée, la nuit, auprès de son époux. Mais, ô mon épée claire et blanche, au soleil, les jours de bataille, comme tu luis et flamboies! Tu es belle et sainte, ô ma Flamberge! Dans ta garde d'or, le pape a scellé des reliques, et c'est pour cela que, au milieu des mêlées, comme l'épée de l'archange saint Michel, tu fais des miracles! »

Tous ses amis sont rassemblés autour de lui : « Beaux sires, chers compa-

gnons ! Pour son seigneur, on doit souffrir grands maux, perdre de son sang et de sa chair. Les manants se droguent et meurent dans leur lit, comme des vaches sur leur fumier. Nous autres, nous sommes au monde pour donner des coups d'épée et pour en recevoir. Une fois ou l'autre, nous en mourrons. Mais tuer et être tués, c'est notre vie, et jamais devant la mort nous ne faisons les réchignés. C'est pour cela que nous sommes chevaliers. Maudit donc, maudit celui dont le cœur est couard ! Honte et malheur à qui s'enfuirait ! Suivez-moi bien. Tenez ferme au champ. Je frapperai de fiers coups et vous verrez ma Flamberge, sa lame toute rouge de sang jusqu'à l'or de sa garde. En avant, les amis, et faites comme moi. Tant plus vous frapperez, plus Renaud sera content ! »

VII

Le choc fut épouvantable, de tous ces fauves hommes de guerre et de tous ces géants d'airain. Parmi eux pas un lâche. Tous ils frappent en preux barons. Les heaumes volent en éclats, les lances se brisent, les chevaux tombent éventrés. Quelle moisson de vies à peine en fleur ! Quel épouvantable abatis d'hommes ! Quelle boucherie, au milieu du souffle des sauvages et farouches claironnées, des cris horribles des combattants, des blasphèmes atroces de ceux qui meurent ! Le sang, sur la prairie verte, coule en rouges ruisseaux. Le soleil rayonne, et les oiseaux, dans les bosquets, chantent joyeusement.

Pleins d'orgueil fier et de mortelle rage, Renaud et le comte Régnier se cherchent partout sans pouvoir se rencontrer. Enfin,

ils se joignent. Renaud fond sur son ennemi, et à la première passe, d'un coup affreux de sa Flamberge, il lui fend la tête jusqu'aux dents. A terre! il est à terre, le vicil oiseau de proie!

Ce fut le signal de la déroute. La peur a pris au ventre les gens de Régnier. Ils fuient comme, devant le loup, un troupeau de moutons affolés qui vient de perdre son berger. Chevaliers, retournez, car c'est grande honte de fuir ainsi! Mais ils fuient encore, ils fuient sans même oser regarder derrière eux, ils fuient toujours plus vite, — et pourtant, graves et calmes, les quatre comtes depuis longtemps sont rentrés dans leur citadelle.

VIII

Le bon roi Charles fut bien marri lorsqu'on lui annonça la perte de son avant-garde et la mort de Régnier, qu'il estimait

à cause de sa sauvage vaillance. « Je me vengerai, s'écriait-il, je me vengerai de cette couvée de traîtres. Je les livrerai à mes valets, pour qu'ils me les gardent comme des félons qui ont trahi mon lignage. Mes cuisiniers et mes marmitons s'en amuseront. Mes fous leur tireront la barbe. On leur mettra un collier au cou; on les enchaînera comme des ours; on les promènera dans les villages et on les fera danser devant les enfants. Puis, on les attachera à la queue d'un cheval. »

Le surlendemain, à la pointe du jour, l'armée royale arrivait en vue de Montfort. Ses escadrons, on ne peut les compter, tant il y en a. Ils sont bien cent mille guerriers avec leurs écus, leurs heaumes flamboyants, leurs blancs hauberts, leurs gonfanons de gueules, de sinople ou d'azur, leurs grandes lances dont le bois brun reluit comme une barre d'airain. Couvertes en sont et les vallées, et les montagnes, et les landes, et les

plaines, au loin, partout où le regard s'étend et jusque dans l'épaisseur des bois profonds où l'or des casques apparaît sous la verdure des branches.

L'armée s'avance avec un bruit formidable de peuple qui marche. En tête, Galeran de Bouillon, qui porte l'oriflamme de soie vermeille à franges d'or. Puis, les douze vieux pairs de Charlemagne et toute sa chevalerie, ducs, hauts barons, comtes féroces et magnifiques. Derrière eux chevauche le grand empereur à la longue barbe blanche et tranquille. Il chevauche, Dieu ! avec quelle fierté et quelle majesté. Rien qu'à le regarder, les plus braves se surprennent à trembler.

IX

On sonne de la trompette, et Charlemagne, suivi de son escorte, fait le tour des murailles. Puis, s'arrêtant et éten-

dant le bras du côté de la forteresse :

— Tudieu ! voilà une belle fille, dit-il au vieux duc Naimés. Celui qui la possède peut bien la dire vierge comme Notre-Dame, car aucun roi jamais ne sera assez robuste mâle pour la violer. Il en cuirait au passant téméraire qui voudrait seulement taquiner son corsage. Le galant s'y piquerait les doigts sans arriver à le dégrafer. Car si la fille est moult belle et bien digne d'affriander cœur de prince, les agrafes sont bonnes et la pucelle est prude. C'est pourquoi ne risquons rien. Duc Naimés, mon sage conseiller, allez près de ces bandits et dites-leur qu'ils auront la vie sauve, s'ils me livrent Renaud, le traître qui a tué mon neveu Berthelot. Renaud aura la tête tranchée pour son méfait. Les autres seront libres d'aller mourir où ils voudront.

Naimés de Bavière prit avec lui son ami Ogier de Danemark. Ils coupèrent des rameaux verdoyants, en ornèrent leur

casque pour bien montrer qu'ils étaient messagers de paix, et s'en allèrent ainsi vers le château, seuls et sans armes.

Allard, Guichard et Richardet reçurent fort courtoisement les envoyés, qu'ils connaissaient et estimaient, et après les avoir fait asseoir sur un banc, ils s'enquirent du motif qui les amenait.

— Charlemagne, notre seigneur et le vôtre, exige, dit le duc de Bavière, que vous livriez incontinent votre frère Renaud, qui a tué déloyalement Berthelot, son neveu.

— Et qu'en fera-t-il, de notre frère Renaud ?

— Il lui fera trancher la tête, ainsi qu'il en a le droit. Peut-être pis encore. Si vous ne consentez pas à le lui livrer, il vous défie et vous jure à tous une haine à mort. Moucherons, ne forcez pas le lion à secouer sa crinière. Ses griffes sont terribles et ses crocs formidables. Il ne ferait qu'une bouchée de vous tous.

Livrez le berger pour sauver le troupeau. C'est un conseil d'ami.

Braves sont les comtes et fières leurs paroles.

— Duc de Bavière, réplique le petit Richardet, les lâchetés et les déloyautés ne sont point notre fait. Nous sommes encore trop jeunes. On ne fait ces choses-là qu'à votre âge. Remerciez Dieu notre Père, car si je n'avais pas eu jusqu'ici quelque amitié pour vous, rien ne m'empêcherait de vous brancher aux fourches patibulaires de notre donjon, après vous avoir fait couper la langue et l'avoir jetée en pâture à nos chiens.

X

Les deux pairs s'en retournèrent et rapportèrent fidèlement à l'empereur la réponse des trois frères. Outré de colère, Charles commanda immédiatement

l'attaque du château. A la première porte, il posta Foulques de Morillon, qu'on ne doit pas confondre avec Foulques l'Allemand, le comte de Nevers, Ogier le Danois et Gérard, le vieux comte de Roussillon; à la seconde, Samson de Bourgogne et le comte Albundes dont le casque était toujours caché sous une forêt de plumes et de panaches; à la troisième, le vaillant duc Régnier, marquis de la marche de Gènes-dessus-la-mer, et le vieux duc Aymon, qui, par amour pour l'empereur, avait consenti à venir combattre ses fils. « Ils ne sont que mes enfants, avait-il dit tristement, et il est mon roi. »

Les quatre frères ne sont point des renards pour rester dans leur tanière. Le péril ne les a jamais rebutés. Toujours ils ont couru à sa rencontre comme à un rendez-vous d'amour.

Par une fausse porte donnant sur le rocher, ils sortent du château suivis d'une

petite troupe de cent chevaliers, et ils tombent sur les escadrons impériaux avec la rapidité et le fracas d'une avalanche. Leurs cimiers se hérissent sur leurs heaumes. Ils sont plus fiers que lions et léopards. Ils se battent à la désespérade. Flamberge fait merveille. Eh! gai, c'est le jour de la moisson. A la besogne, les moissonneurs! Allez, les épées bien trempées! Allez comme des faux. Abattez. Fauchez. Couchez les grands chevaliers comme les épis de seigle au fond des guérets. Eh! gai, c'est le jour de la moisson. A la besogne, les moissonneurs!

XI

Soudain, au milieu de la lueur des épées et du miroitement des armures qui se heurtent et font jaillir des éclairs, les quatre frères aperçoivent leur père qui fond sur eux, menaçant. « Mes frères,

s'écrie Renaud, voici notre père qui vient à notre rencontre comme un ennemi. Il fait mal, mais c'est notre père. Nous ne devons pas toucher à un seul poil de son cheval. Enfuyons-nous. » Et ces braves qu'une armée ne faisait pas reculer, se sauvèrent héroïquement devant ce vieillard à la tête chenue.

Ils ne désertèrent cependant pas le champ de bataille, mais ils portèrent leurs coups ailleurs et la tuerie continua. Leur père qui les cherche vient bientôt les rejoindre en faisant un grand carnage de leurs amis, car s'il a l'âge d'un aïeul, son bras est resté jeune et vaillant.

— Mon père, lui crie Guichard qui était le plus près de lui, votre épée est dégoûtante du sang de nos amis. A Pâques et aux trois autres grandes fêtes, on doit pardonner à ses ennemis. Pâques et les trois autres grandes fêtes ont passé, et vous ne pardonnez pas à vos fils qui n'ont fait cependant que venger la mort du duc

Beuves votre frère. Mon père, vous faites mal. Dieu ne vous bénira pas. Vous oubliez trop que nous sommes vos enfants.

Le vieux duc entendit la voix de la nature qui parlait à son cœur; il recula instinctivement, et ayant baissé la tête il fit tourner bride aux chevaliers de sa suite. Mais pendant qu'ils battaient en retraite, l'un deux, Bérard le Bourguignon, frappa de son épieu un ami de Renaud, nommé Simon le Bernois, et le perça de part en part. Les quatre frères, dans leur soif de vengeance, se ruèrent sur la troupe des fuyards et en firent un épouvantable massacre. Renaud, à lui seul, fit mordre la poussière à plus de trois cents chevaliers, et Allard tua de sa main le fameux comte d'Étampes qui, jusque-là, n'avait jamais été vaincu ni à la guerre ni dans les joutes.

Après ce haut fait, les vainqueurs et ce qui restait de leurs gens rentrèrent triomphalement à Montfort avec tous leurs pri-

sonniers, parmi lesquels se trouvaient le comte de Nevers et Thierry l'Ardennais. Pour narguer Charlemagne et son armée, ils arborèrent sur leur plus haute tour le cimier du comte d'Étampes. Puis ils s'assirent tous ensemble à une longue table où ils mangèrent et burent joyeusement, car la journée avait été rude.

XII

A cause de leur père qu'ils craignaient de rencontrer et auquel ils ne voulaient point s'exposer à faire le moindre mal, Renaud et ses frères s'abstinrent désormais de descendre dans la plaine. Ils se rongeaient les poings derrière leurs murailles, tremblant qu'on ne les accusât de lâcheté. Chaque matin, ils voyaient re-
luire au grand soleil les armes des chevaliers ennemis, leurs hauberts et leurs heaumes jeter de belles flammes, leurs

estocs resplendir comme des éclairs sillonnant la nue un soir d'orage. Le scintillement des armures les attirait comme le soleil à son midi attire les grands aigles. Mais leur père était leur père; et se connaissant comme ils se connaissaient, vifs, impétueux, frappant en aveugles dans la mêlée, ils se défiaient trop d'eux-mêmes pour oser le rencontrer.

L'été se passa. L'automne, l'hiver et le printemps se passèrent. L'été revint. Il y avait treize mois que le siège durait. Désespérant de l'emporter de vive force, Charlemagne avait compté prendre la citadelle par la famine. Mais il avait mal compté, le château étant pourvu de vivres pour plus de dix années.

XIII

Cependant, les compagnons de Charlemagne commençaient à murmurer.

— Sire empereur, osa lui dire un jour le duc de Bavière, laissez-moi vous donner un bon conseil. Vous êtes vieux, tout blanc fleuri; mais votre colère est d'un jeune homme. Vous voulez prendre la lune avec vos dents. Vous ne prendrez pas la lune, mais vous vous casserez les dents. Ces gens-là sont très courageux. Leurs murailles sont bonnes. Nous n'aurons jamais raison d'eux. Vos gens sont moulus; ils sont las de cette guerre sans gloire et sans profit. Plions bagages et retournons chez nous.

Le roi allait céder, car le vieux Naimés était renommé pour sa sagesse, et son maître s'était toujours bien trouvé de suivre ses avis. Mais Hernier de la Seine se leva et prit la parole :

— Je suis un pauvre hère, un malheureux seigneur sans seigneurie. Point de château; pas même une baraque. Les belles vertus sonores sont une parure de luxe qui ne sied bien qu'aux gens

riches. Avant de faire le beau, il faut manger. Promettez-moi le château et cinq lieues tout autour. Cela fera une belle terre et le morceau vaut bien qu'on l'achète par une trahison. Je vous garantis en revanche qu'avant huit jours vous aurez Renaud et ses frères prisonniers.

— Je vous donne le château et les cinq lieues de grand cœur, répondit l'empereur tout joyeux. Bien mieux, si vous menez l'entreprise à bonne fin, je vous nommerai mon sénéchal, comme je ferais pape l'archevêque Turpin s'il me rendait pareil service; mais le gros Turpin se fait vieux et il n'est plus bon qu'à nasiller ses psaumes et ses antiennes. Quant à vous, mon brave, ne vous calomniez pas. Il y a honneur là où il y a péril, c'est votre empereur qui vous le dit. Sur ce, Hernier, mon sénéchal, que Dieu vous ait en sa sainte garde, qu'il vous augmente en force et en courage. Allez maintenant.

XIV

Hernier cacha mille hommes d'armes dans un endroit propice, le plus près du château qu'il fut possible, puis il alla trouver les châtelains de Montfort. Il leur raconta qu'il s'était attiré la colère de Charlemagne et qu'il avait dû s'enfuir pour échapper à sa vengeance. On l'accueillit avec transports et on lui fit fête. Les meilleures viandes et les meilleurs vins lui furent servis; le meilleur lit dans la meilleure chambre fut pour lui.

Quand tout dormit dans le château, Hernier, qui ne s'était pas couché, se revêtit de son costume de guerre, quitta sa chambre à pas de loup et se glissa sournoisement dans l'ombre jusqu'à l'entrée du donjon. D'un coup de hache il tua le soldat qui avait la garde du pont-levis, d'un autre coup il coupa les chaînes,

et le pont s'abaissa avec fracas. Ses hommes au même moment se précipitèrent dans la forteresse.

Le bruit du pont qui s'abattait a réveillé les quatre frères et toute la garnison. En un clin d'œil ils furent tous habillés et armés, et ils chargèrent vigoureusement les assaillants qui pensaient n'être venus que pour un coup de main et qui furent tout surpris de cette brusque agression. Ils se remirent pourtant assez vite et firent bonne contenance. On se battit furieusement sur les remparts, dans les cours et jusque dans les salles du château. C'était une atroce et infernale tuerie au milieu de la nuit noire et terrible. N'y voyant point, forcés de frapper en aveugles, craignant dans l'obscurité d'abattre leurs amis à la place de leurs ennemis, les gens de Hernier mirent le feu au donjon, — pour s'éclairer. Maudit celui à qui son mauvais ange souffla ce conseil téméraire et qui l'écouta! Les flammes gagnant rapi-

dement de proche en proche, aucun des assaillants ne put s'enfuir; et tous ces robustes guerriers florissants de vie, de santé, de bonheur, tous jusqu'au dernier, en cette nuit funeste, périrent sans honneur et sans gloire, rôtis comme des porcs dans la cour d'une ferme une nuit de la Saint-Martin.

LES FONDS DE LEFFE.
LA FONTAINE ET LE CHERAU
DE CHARLEMAGNE.

XV

Un souterrain conduisait du château dans un vallon étroit et sauvage appelé les *Fonds de Leffe*. Seuls de toute la garnison, les fils Aymon connaissaient ce passage. Le désarroi était tel, les progrès de l'incendie si rapides qu'ils ne parvinrent pas

à rallier leurs hommes et qu'ils purent seuls s'échapper. Ils n'emportaient que leurs armes, et Renaud, à grand'peine, avait pu soustraire son cheval à la mort. Quant aux destriers des trois autres frères, ils étaient demeurés dans l'incendie avec tous les chevaliers et tous les écuyers, hélas!

De toute cette formidable cavalerie, de tous ces farouches guerriers qui avaient tenu Charlemagne en échec, il ne restait que quatre chevaliers et pour eux quatre qu'un seul cheval! Mais ce cheval était Bayard.

Célébré par les romans de chevalerie, chanté par les trouvères et les ménestrels, enveloppé d'une gloire immortelle, le nom de Bayard est venu jusqu'à nous pêle-mêle avec les noms des plus nobles et des plus vaillants guerriers, les Roland, les Olivier, les Renaud, les Ogier, tous ces illustres féodaux qui s'enorgueillissaient du titre de chevalier emprunté à leur monture et n'en

voulaient point d'autre. A l'ordinaire cependant, Bayard n'était ni plus grand ni plus remarquable que Veillantif, le cheval de Roland, que Blanchart, le cheval d'Auberi le Bourgoing, que Beaurent, que Morel, que tant d'autres. Pennevaire, le grand palefroi enlevé par Bertrand au roi Didier de Lombardie, et Broiefort, le seul qui pût sans ployer porter Ogier de Danemark, ces deux destriers le dépassaient même de toute l'encolure. Mais Bayard était fée. Quand les quatre frères voulaient le monter ensemble, son dos s'allongeait à même, de façon qu'ils pussent s'y asseoir commodément tous les quatre. Il portait ce quadruple fardeau avec autant d'aisance qu'un autre cheval son unique cavalier. Il courait ainsi chargé plus de vingt lieues tout d'une haleine, et d'un bond il franchissait les plus larges rivières, ni plus ni moins que si elles eussent été de simples petits ruisselets.

XVI

Au point du jour, les quatre comtes débouchent dans les fonds de Leffe avec Bayard que Renaud mène par la bride. Ils se mettent en selle et escaladent les hauteurs qui dominent Dinant.

En proie à une amère et poignante tristesse, ils voulaient revoir une dernière fois les ruines fumantes de Montfort, avant de quitter ce pays où ils ne devaient plus revenir, et où leurs amis, fauchés dans la mêlée, allaient rester sans sépulture comme des chiens, au lieu d'être couchés au parvis des moutiers à côté de leurs épouses. « Douce France la belle est un jardin fleuri comme un pommier en la tiède saison printanière. Pauvres gens, ils sont morts, ils ne la reverront jamais; le clair soleil de la patrie ne luira plus pour eux ! Pauvre France aussi, qui de ses

meilleurs vassaux, hélas, va rester veuve ! Nul ne sera qui vaille autant qu'eux. » Et les quatre preux se lamentaient tristement, en songeant à tous les beaux yeux qui allaient être noyés de larmes et pleurer si longuement sous les lourds voiles de deuil, en songeant aux blanches pucelles qui avaient vu partir un jour tous ces fiers chevaliers, qui les attendaient et qui se feraient nonnes puisqu'ils ne reviendraient plus. Tout cela à cause d'eux !

XVII

Des bords de la Meuse où il est campé avec son armée, Charles les aperçoit sur la montagne. Il saute aussitôt à cheval et se met à leur poursuite, en gagnant par la gorge et les bois de Froidevaux.

L'empereur chevauche avec colère, il tourmente sa lance dans son poing crispé

et son grand destrier noir hennit de joie. Ses barons le suivent ; mais pas un parmi eux qui, secrètement, ne prie Dieu de garantir les quatre frères et Bayard leur bon cheval.

Charles atteint bientôt le plateau. Il s'élançe, et le bruit de sa lourde et massive cavalerie ébranle la montagne. Il serre ses ennemis de près, il va les toucher, lorsque arrivé aux fonds de Lefse, Bayard, d'un bond vigoureux, franchit l'énorme ravin et retombe de l'autre côté sur l'assiette du rocher où il laisse l'empreinte de ses sabots.

L'empereur rugit comme un tigre à qui l'on volerait sa proie. Pour agile et vaillant qu'est son cheval, il ne peut songer à lui faire essayer un saut aussi prodigieux. Il lui faut donc — ô que de temps perdu et quelle avance vont avoir les fuyards ! — il lui faut descendre jusqu'au fond de la gorge pour remonter ensuite de l'autre côté. La descente s'opère assez commo-

dément; mais il n'en va plus de même lorsqu'il s'agit de remonter: l'escarpement est inaccessible. « Ce haut mur de granit, commande Charles à ses soldats, taillez-lui au flanc de larges escaliers et une voie carrossable, afin que j'y puisse monter avec mes douze vieux pairs, mes bons chevaliers et toute mon armée! »

Sous un soleil furieux, les soldats se mettent à l'œuvre. L'escalier et l'ornière qu'ils creusèrent sont encore visibles aujourd'hui, et le peuple leur a conservé le nom de *Pas* ou de *Cheran de Charlemagne*.

L'ouvrage achevé, l'empereur gravit la montagne suivi de ses paladins, et il allait incontinent reprendre la poursuite trop longtemps interrompue; mais ses soldats murmurèrent. Ils avaient travaillé pendant une heure tout entière, et le soleil dardait des rayons de feu. « Donnez-nous de l'eau pour boire, dirent-ils, ou nous n'irons pas plus loin. » Charlemagne invoque

Dieu Notre Père et il frappe le rocher de la pointe de son épieu. De la roche mousse jaillit aussitôt une source claire et limpide, laquelle fournit assez d'eau pour désaltérer toute l'armée, hommes et chevaux. — C'est cette fontaine qui prend naissance derrière un groupe de sapins, qui tombe en cascade du haut des rochers jusqu'au fond de la gorge et qu'on nomme la *Fontaine de Charlemagne*.

Quand tout le monde fut désaltéré, la chasse recommença.

Hauts sont les pics, ténébreuses les forêts, et les vallées profondes et les torrents rapides. Ils vont, poursuivants et poursuivis, ils vont à travers monts et vallées, rivières et torrents, ils vont comme un tourbillon et comme un ouragan. Les trompettes sonnent et derrière et devant, et les clameurs répondent au cor de Renaud dont l'écho s'entend à plus de trente lieues.

LA ROCHE-A-BAYARD,

XVIII

Dans l'emportement de leur course folle, les fils Aymon et à leur suite toute l'armée impériale n'ont guère fait que parcourir un immense cercle. Si bien que, vers le soir, ils étaient à peu près revenus à leur point de départ. Les quatre frères, toujours poursuivis, arrivent ainsi au sommet du rocher qu'on a depuis appelé la *Roche-à-Bayard* et qui, à cette époque, n'était pas encore séparé du reste de la montagne comme il l'est aujourd'hui.

A leurs pieds, l'abîme, la Meuse grondante et profonde. Derrière eux et les serrant de près, plus de mille chevaliers la lance en arrêt. Plus d'espérance!

— Vive Dieu! s'écriait déjà Charle-

magne, enfin je les tiens, les louveteaux. Qu'on ne les tue pas! Je les veux vivants pour les déshonorer. Je les ferai tondre; je les enfermerai dans un couvent; ils confesseront les femmes et les enfants; ils mourront très gras et très vieux!

En retard, Charles, trop en retard! Les quatre frères, ensemble, ont enfoncé leurs éperons d'or dans les flancs de leur monture. Bayard a levé sa tête fière, s'est ramassé sur ses quatre pieds. Il bondit comme un cheval ailé et il va retomber tranquillement de l'autre côté de la Meuse, pendant que les quatre frères se signent et remercient Notre-Dame.

XIX

— Seigneurs, dit l'empereur à ses barons, en arrêtant son cheval au bord de l'abîme, ce serait folie de nous entêter à pour-



La Roche à Bayard.

suivre les quatre fils Aymon. Nous y passerions notre vie sans réussir à les prendre. Bayard n'est pas un cheval, c'est le diable en personne; et que pouvons-nous faire contre le diable? Nos chevaux sont rompus et nous sommes encore plus las qu'eux. Reposons-nous ici, cette nuit. Demain, nous retournerons chacun chez nous.

Le lendemain, l'armée se débanda.

Légendes

De la Meuse

H. de NIMAL



BRUXELLES

J. LEBEGUE ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

45, RUE DE LA WARELONNE, 45

Légendes De la Meuse

PAR

H. de NIMAL



Bruxelles. — Impr. J. Lebléque et C^{ie}, rue Tervaren, 6.

BRUXELLES
J. LEBÉQUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADEIRA, 46

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I	
RIERGES ET LES DAMES-DE-MEUSE. — Légende de la première croisade	7
II	
AGIMONT. — Légende mérovingienne. — La fée de la Meuse.	31
III	
HASTIÈRE. — Légende du commencement du XIII ^e siècle. — Saint Walhère	45
IV	
WAULSONY. — Légende du X ^e siècle. — Le fer- mail du comte Eilbert.	65
V	
CHATEAU-THIERRY. — Légende du XIV ^e siècle.	89
VI	
LA GROTTTE DE FREYR. — Légende des temps gaulois	117
VII	
LA CHANDELLE DE CHALEUX. — Légende du XV ^e siècle. — Les Nutons	135

	PAGES
VIII	
DENANT. — Légende carlovingienne. — Les quatre fils Aymon.	
La grotte de Montfiat	153
Le château de Montfort	160
Les fonds de Leffe. — La fontaine et le cherau de Charlemagne	182
La Roche-à-Bayard.	190
IX	
BŪVIGNES ET LES DAMES DE CRÈVECŒUR (1554)	195
X	
SEVENNE. — Légende du premier siècle. — St-Materne et la Pierre du diable . . .	227
XI	
FOILVACHE (1322)	241
XII	
MONTAGLE. — Légende de la fin du XIII ^e siècle.	261
XIII	
YVOIX (1652). — La sorcière	311
XIV	
LA ROCHE-AUX-CORNEILLES A BOUILLON. — Légende du XII ^e siècle. — Fée et trouvère	353
XV	
LES ROCHERS DE FRÈNES. — Légende du IX ^e siècle. — Les géants	383